



BIBLIOTECA PUBLICA

UNE CONVERSION.

I

LES LANGENAIS.

Ami, tu m'as demandé le récit de l'aventure qui vient de mettre fin à mes longues folies : bien que ces choses ne soient pas de celles qui cherchent la publicité, je cède à ton désir.

Mais, dès les premières lignes, je m'aperçois que, sous peine d'être incomplet et mal compris, il faut me résigner à une confession de ma vie et de mes sentiments les plus secrets. Je vais m'exécuter, heureux s'il peut en sortir un enseignement pour ceux qui la liront après toi : ceci sera l'histoire de ma conversion.

Tu sais que ma famille est une des plus anciennes de la Bourgogne, où elle compte de très belles alliances, et s'est illustrée par d'honorables services. Si je te rappelle ces détails, c'est qu'ils sont nécessaires à l'intelligence du drame que tu vas lire, car j'attache, tu le sais, une médiocre importance à mon origine aristocratique. Il fut un temps, je l'avoue, lorsque j'entrai dans la vie par la porte de la fortune et du plaisir, où j'éprouvais une vaniteuse satisfaction à m'entendre appeler le marquis Gustave-Louis-Léon-Robert de Langenais-Tancarville ; épris pendant quelques années de la sonorité d'un titre et d'un nom, glorieux de la poussière de mes parchemins, j'eus les faiblesses de l'aristocratie tout en dédaignant les qualités qui la devraient distinguer. Les années, la réflexion, l'expérience, l'étude, la nécessité de ne plus compter que sur moi, m'ont appris à considérer, selon sa valeur, la supériorité de convention que donne une

Une Conversion. — Vol. D. No. 8.

haute naissance. Pourquoi serais-je fier d'un avantage que je dois au hasard ? Tant d'incapacités le partagent avec moi ! Au temps où nous vivons, c'est folie que de reconnaître une aristocratie supérieure à celle du mérite ; la plume de Lamartine, l'éloquence de Berryer, le pinceau d'Ingres, le ciseau de Pradier ne valent-ils pas toute l'illustration généalogique des plus grands noms ? La noblesse est devenue un fardeau difficile à porter : je suis embarrassé bien plus que je ne suis glorieux de la mienne.

Tu sais comment mon excellent père me laissait orphelin à vingt-deux ans avec une fortune assez belle, une éducation plus brillante que solide et les passions que tu m'as connues. Je vins à Paris et j'y vécus sept ans de cette vie déplorable dont je rougis aujourd'hui. Bénis le ciel, mon ami, de n'avoir jamais passé sous ce terrible laminoir qui, chaque année, dévore tant d'existences à qui Dieu avait fait une part si belle.

Tu sais ce qu'on appelle à Paris la jeunesse dorée : faire de la nuit le jour, gaspiller en un repas de quoi nourrir cent familles, n'ouvrir jamais un livre, repousser toute idée sérieuse, se traîner aux pieds des courtisanes, bâiller à l'Opéra, essayer des habits, brocanter des chevaux, voilà sa vie, et c'est ainsi que j'ai vécu pendant sept années.

Cette pensée, mon ami, est pour moi un perpétuel sujet de honte, je ne m'en consolerais pas si l'avenir ne me permettait de réparer le passé. Dans une telle vie, la santé se perd, l'intelligence s'atrophie, le cœur se flétrit, et moi-même, quoi que la jugeant ainsi, j'en ai subi, jusqu'à un cer-

tain point, les désastreuses conséquences. Ton amitié s'attrista, lorsque nous eûmes la joie de nous rencontrer, il y a un an, en écoutant toutes les sottises que formulait mon cynisme ; tu as dû me croire perdu sans ressource ; réjouis-toi, car je fais amende honorable. Ceci, je te répète, est l'histoire de ma conversion.

Ma chute précéda de quelques jours celle de Louis-Philippe. L'année même de la révolution, tous mes comptes soldés, il me restait, matériellement, une ruine complète, et, moralement, un lourd bagage de scepticisme.

Revenu dans ma province, afin de liquider mes affaires par la vente de mon patrimoine, je me flattais d'en sauver quelques débris ; mais la révolution avait tellement déprécié les immeubles de tout genre que je me trouvai fort heureux de céder les miens pour une valeur égale à celle de mes dettes. Un usurier possède aujourd'hui le manoir de mon père, et c'est par ce triste chemin que s'en va journellement l'aristocratie héréditaire, si grande dans le passé.

Tu sais que des peintres distingués avaient encouragé plus d'une fois mes ébauches. Au jour de ma ruine, ce fut ma consolation et mon seul espoir. Solliciter un emploi du gouvernement n'entraînait pas dans mon caractère ; habitué à l'indépendance, je préférais ne rien devoir qu'à moi-même. Bien que l'avenir m'apparût sombre et menaçant, je ne perdis pas courage, et je fis mes dispositions pour retourner à Paris. On va voir comment furent renversés tous mes projets.

Il ne me reste, de ma famille paternelle, qu'une vieille tante dont je ne t'ai jamais parlé. Mme la comtesse de Langenais-Tancarville est la sœur de mon père : c'est une chanoinesse fort à cheval sur ses titres de famille et jalouse à l'excès de ce qu'elle appelle l'honneur de son nom, honneur que nous n'entendons pas tout-à-fait de la même manière ; malgré mes folies, elle est demeurée pour moi l'indulgence et la bonté mêmes. Ma tante habite Falaise ; c'est une petite femme pleine d'esprit et de finesse que je voyais par goût tout autant que par affection. Voici, à peu près, la conversation que nous eûmes le jour où j'allai prendre congé d'elle.

— Eh bien ! mon neveu, vous avez vendu Tancarville ; vous avez payé vos dettes. Que vous reste-t-il ?

— Ma tante, il me reste quelques milliers de francs, avec lesquels je retourne à Paris.

— Et que ferez-vous à Paris ?

— Je travaillerai douze heures par jour dans

un atelier de peinture, et, après un an d'études, je serai peut-être assez fort pour gagner ma vie honorablement.

Ma tante fit un geste de dédain.

— Un Langenais peut faire gagner leur vie aux petites gens, mais il ne doit pas gagner la sienne.

— Ma foi, ma tante, si vous connaissiez un moyen de me rendre ma fortune envolée, je ne demande pas mieux que de l'employer.

— Mon neveu, répondit-elle en accentuant ses paroles, quand on s'appelle Langenais, qu'on est marquis, qu'on a trente ans et une jolie tournure, en si pauvre état qu'on ait mis sa fortune, il est encore une ressource dont je suis étonnée qu'un homme d'esprit, tel que vous, ne pense point à s'aviser.

Je regardai ma tante d'un air interrogateur ; elle continua :

— Il y a, dans ce pays, cinq ou six petites filles à marier, avec un million dans leur tablier : c'est de l'argent gagné dans la manufacture, mais gagné honnêtement. Croyez-vous que ces filles sans naissance ne seraient pas fort heureuses que vous acceptassiez leurs écus ? Vous leur feriez encore beaucoup d'honneur, vous y mettriez du vôtre, mon neveu.

Le mot million tinta joyeusement à mon oreille ; l'or a des rayonnements jusque dans son nom ; cependant je connaissais les gothiques préjugés de ma bonne tante, qui ne parlait de mésalliance qu'avec une dédaigneuse hauteur ; puis, même au milieu de mes écarts, j'ai toujours considéré le mariage comme un acte sérieux. Enchaîner sa vie n'est point une bagatelle, se vendre pour un sac d'argent est une dégradation : ainsi me parlait le cœur, quand il parvenait à secouer l'oppression de l'esprit.

— Mais, ma tante, dis-je avec un peu d'ironie, c'est une mésalliance que vous me conseillez là.

— Je ne vous conseille pas cela, mon neveu ; je prends les choses au pire, et je vous fais voir qu'avant de barbouiller de la toile, un Langenais peut facilement trouver un million pour payer ses dettes. Non, grâce à Dieu, vous n'en êtes pas réduit à une mésalliance ; la fille d'un manufacturier ne relèvera pas votre maison. Vous rentrerez, sans vous abaisser, dans l'état qui convient à votre nom.

Je me posai en point d'interrogation. Elle me regarda un instant par-dessus ses lunettes et continua :

— Vous savez que nous avons en Bourgogne des parents de notre nom ?

— Oui, les Langenais Vandoncourt, la tige de la famille, dont nous sommes une branche formée en 1517 par Robert de Langenais, qui épousa l'héritière de Tancarville.

Ma tante inclina la tête.

— Vous connaissez l'histoire de votre famille : c'est bien. La branche aînée est représentée aujourd'hui par le comte Langenais Vandoncourt, sa fille et sa nièce. Le comte est un homme de soixante ans que j'ai connu à Londres pendant l'émigration. Il épousa, malgré mes avis, une Anglaise, une demoiselle Thompson, dont le père n'avait pas même le mérite d'être riche. Sa femme est morte en couches, il y a vingt ans, lui laissant une fille qu'on dit fort bien. Son frère cadet, mieux avisé, se maria comme il convenait à un homme de son rang ; il épousa une demoiselle de Sainte-Colombe, fort riche et de très bonne maison. Sa fille qui est fille unique et orpheline, sous la tutelle du comte de Langenais, son oncle, est dès aujourd'hui à la tête de deux cent mille livres de rente : elle a vingt-deux ans.

Ma tante me regarda de nouveau par-dessus ses lunettes. Ainsi fait-elle toutes les fois qu'elle s'attend à produire un effet. Son idée me parut un peu trop paradoxale pour être acceptée sans discussion. Ma tante me devina, mais elle continua sans se déconcerter :

— Voilà, à moins que vous n'ayez mieux d'un autre côté, le mariage qui vous convient.

— Oui, deux cent mille livres de rentes et un nom considérable, une éducation probablement excellente, une fille sans doute présentable ; j'y souscrirais volontiers ; mais pour se marier, ma tante, il faut être deux.

Ma tante reprit, sans se déconcerter, avec cette gravité persuasive qu'elle met en toutes ses paroles :

— Mon cher neveu, vous avez dissipé votre patrimoine, je ne vous en fais pas un reproche ; ce sont des folies de gentilhomme. Je vous voyais faire depuis plusieurs années, et, connaissant bien d'avance l'inutilité de mes conseils, je me suis occupée de vous construire un radeau pour vous l'offrir après le naufrage.

— Comment donc, ma tante, m'écriai-je en riant, vous appelez cela un radeau ! mais c'est bel et bien un vaisseau de ligne. J'étais embarqué sur cinq cent mille francs, tout au plus, c'était là le radeau. Mais vous arrangez tout ceci

d'une façon charmante ; quant à moi, je n'ai vu de ma vie les Langenais Vandoncourt, et, quant à eux, à peine savent-ils que j'existe.

— Vous ne voulez donc pas me comprendre, mon neveu ; pendant vos fredaines, j'entretenais une correspondance avec Dijon, et la vieille tante a préparé le salut du jeune fou. Tout est convenu, ou peu s'en faut ; vous n'avez qu'à porter là votre bonnet de nuit.

Ma tante allongea le bras et saisit sur sa table à ouvrage une lettre que je lui avais vu recevoir le matin.

— Tenez, me dit-elle, lisez ceci.

Je pris et je lus. Pendant ce temps, les yeux placides de ma tante me regardaient par-dessus leurs éternelles lunettes. Cette lettre, la voici ; elle contenait trois pages remplies de l'écriture lourde et haute, particulière aux hommes de l'ancien temps :

« Ma chère cousine,

Je pense, comme vous, que le mariage de ma nièce avec votre neveu convient à la famille. Sans doute, il est très fâcheux que le jeune homme ait dissipé son bien, mais il le serait plus encore que la fortune des Vandoncourt s'en fût en des mains étrangères tant qu'il reste un Langenais en ce monde. Depuis que vous m'en avez manifesté le désir, c'est-à-dire depuis cinq ans, j'ai beaucoup entretenu ma nièce de son cousin Robert. Rien n'était plus facile que de l'habituer à l'idée de ce mariage. Berthe possède au plus haut degré l'orgueil de son nom ; c'est déjà pour elle une satisfaction que de n'en point changer ; en outre, elle a sur les droits et les devoirs de la famille des idées absolues qui dominent tous les autres sentiments, même les plus intimes, qu'elle saurait leur immoler. Hier, selon votre avis, je lui ai demandé quelle était sa détermination : sans se prononcer, dès à présent, d'une manière affirmative, elle m'a laissé comprendre que telle serait sa réponse. Les réflexions qu'elle demande à faire ne sont qu'une question de forme. D'après le portrait que vous m'avez fait de notre jeune marquis, ma nièce sera ravie de concilier ce qu'elle appelle ses devoirs de famille avec les désirs bien naturels de la femme.

Je dois vous prévenir qu'il y a des concurrents nombreux, fort riches et de grande maison. Berthe aura vingt-deux ans bientôt : c'est une très belle personne, d'une instruction, d'un esprit et d'un caractère éminemment supérieurs. Ajoutez à cela deux cent mille francs de rentes qui

seraient augmentés de moitié, si nous n'avions conservé la vieille habitude de ne pas trop exiger des fermiers, et vous comprendrez qu'on doit nous rechercher beaucoup, nous, nos terres, nos prés et nos forêts. Malgré cela, que votre neveu soit sans crainte. Bien qu'il n'ait plus que la cape et l'épée, il lui reste, aux yeux de sa cousine, un mérite incomparable; c'est d'être le dernier rejeton mâle des Langenais, de même qu'elle est la seule héritière.

Vous voilà fixée, ma chère cousine; j'ai fait avec plaisir ce que je désirais comme vous; ma nièce sera, je n'en puis douter, la femme de votre neveu. Je ne lui reproche point ses folies. Cheval de race, il a jeté ses gourmes; en homme d'honneur qu'il doit être, il aura, dans l'avenir, la sagesse qui, seule, peut rendre sa femme heureuse. Telle est la conviction sans laquelle je m'opposerais de tout mon pouvoir à ce mariage.

Malgré quelques excentricités de caractère qui ne conviennent guère à ce temps de république démocratique, ma nièce a, je vous le répète, les plus grandes qualités et l'excellence même du cœur. Si je la voyais malheureuse avec son cousin, ce serait le désespoir des derniers jours que je dois passer ici-bas. Que votre neveu vienne donc nous trouver à Dijon: j'ai hâte de l'embrasser en souvenir de son père et de vous, ma chère cousine.

Claire, à qui vous voulez bien vous intéresser, est, en ce moment, chez lady Blackstone, une amie de ma famille, auprès de Paris; je l'attends dans quelques jours; elle sera bien reconnaissante de votre souvenir.

Adieu, ma chère cousine; je vous renouvelle l'assurance de mon respectueux attachement.

COMTE DE LANGENAI.

Tu comprends, mon ami, qu'après cette lecture, mon imagination dut commencer à battre la campagne; cependant, tu le sais, le mariage m'est toujours apparu comme un grosse affaire; la perspective même de me relever de ma ruine avec deux cent mille livres de rentes, en terres, prés et forêts, était sans doute quelque chose d'inouï; cependant, il y eut dans mon cœur une hésitation instinctive; c'est ainsi que je sentais; puis, j'étais devenu sceptique, ce coup du ciel me paraissait improbable. Je tournai et retournai quelques secondes la lettre dans ma main.

— Qu'est-ce que Mlle Claire? demandai-je à ma tante.

— C'est la fille de M. de Langenais et de la demoiselle Thompson dont je vous ai parlé.

— Ah!... Eh bien, ma tante, vous me voyez tout surpris. Vous êtes ma providence; au moment où je crois aller à Paris, pour y gagner péniblement ma vie, vous m'envoyez à Dijon pour y épouser deux cent mille francs de rentes. Tout ceci me semble un miracle; mais je suis tellement incrédule, que je n'y croirai, comme saint Thomas, qu'après avoir vu et touché.

— Vous verrez et vous toucherez, mon neveu, me dit-elle en souriant. Quand partez-vous pour Dijon?

— Mais, ma tante, quand vous voudrez.

Ma tante posa ses lunettes et me tendit la main.

— Eh bien! adieu, mon neveu; vos malles sont faites, embrassez-moi et partez.

J'embrassai ma bonne femme de tante, et, le soir même, je m'acheminai vers Paris.

II.

UN SOUPER A LA MAISON-D'OR.

Le lendemain, vers six heures du soir, j'avais repris possession de mon boulevard des Italiens.

Tu as remarqué le premier sentiment qu'avait fait naître en moi l'idée de ce mariage imprévu; une hésitation venue du cœur s'était faite en moi, la veille de ce pacte qu'on me proposait avec l'inconnu. La seule vue de Paris étouffa mes scrupules indécis et réveilla toutes mes mauvaises passions, aigries encore par un commencement d'infortune.

A Falaise, en présence de ma bonne tante la chanoinesse, auprès de laquelle tout me rappelait aux vertus pieuses de la famille, je pouvais bien hésiter; car si l'esprit faisait résonner en moi les millions de la dot, le cœur frissonnait à la pensée que je lierais ma vie, du lien le plus intime, à une personne que je ne connaissais pas; mais, à Paris, au moment de retrouver les compagnons avec qui j'avais bafoué tant de fois de pareils sentiments, je me serais fait un point de honneur de n'avouer pas même une faiblesse qu'on eût chargée de ridicule.

A Paris, j'aurais épousé, bossue, idiote, mais riche, cette cousine devant laquelle j'hésitais à Falaise, quand on me la dépeignait si séduisante.

Les impressions du dehors sont presque toujours souveraines dans la direction de nos idées: c'est ainsi que le même homme peut être à la fois bon à Falaise et mauvais à Paris. Ici, l'on met son orgueil à renier des sentiments qu'on est heureux d'éprouver ailleurs.

A l'heure dont je parle, quand je vis chevaux et voitures piaffer et rouler sur le pavé sonore; quand j'aspirai de nouveau le murmure puissant de la grande ville, flux et reflux d'une mer humaine, voix mystérieuse qui pénètre en nous par tous les sens; quand je froissai le mantelet d'une femme; quand je sentis remonter à mon cerveau ce mélange inouï de miasmes et de parfums qui est l'haleine de Paris, le vertige me prit et je me sentis entraîné, insecte dans un tourbillon.

L'instinct brutal posa le pied sur les sentiments que la province avait fait éclore. Je n'éprouvai plus qu'une joie sauvage, en pensant que, pauvre aujourd'hui, demain j'allais ressaisir la richesse.

Par la pensée, je remuais déjà mes millions; je remontais au faite dont j'avais été précipité; je voyais de nouveau se courber autour de moi le troupeau d'esclaves toujours en adoration devant un sac d'argent. Singulier état de l'esprit! Ma joie était sombre. Je me promenai quelque temps, la narine ouverte, foulant le trottoir, de l'air que doit avoir un conquérant.

Une rencontre inattendue vint m'arracher à mon extase. Je t'ai parlé quelquefois de Saint-Lambert: c'était lui. Pour l'intelligence du récit qui va suivre, je t'en dois faire un plus fidèle portrait.

Saint-Lambert (le comte Gustave de Saint-Lambert, un des noms les plus honorables du Languedoc) vint à Paris à peu près en même temps que moi et dans d'assez belles conditions de fortune. Le hasard nous fit rencontrer au club; dans les mêmes réunions dans un monde pareil, la conformité de l'âge et des goûts nous lia bientôt d'une amitié fort étroite. Elevés à la même école, nous fûmes les disciples inégaux des mêmes théories. Saint-Lambert est à peu près de ma taille, mince, blond, la moustache un peu fauve, aiguillée et retroussée; ce garçon est excessivement doux, mielleux en apparence dans ses rapports de société, mais, en réalité, c'est une barre de fer. Malgré la grande supériorité et les vastes connaissances de son esprit, il ne discute jamais: en religion, en morale, en politique, toutes les convictions peuvent s'en accommoder. Si, quelquefois, avec ses amis, il daigne

exprimer un avis, c'est pour formuler quelque lamentable théorie sceptique et railleuse. La plupart du temps, il ne laisse connaître sa pensée que par un sourire caustique plus éloquent que les plus longs discours. Toute sa philosophie consiste en un mépris universel des hommes, des conventions sociales et de la vie. Abandonné systématiquement au courant de ses passions, je ne crois pas qu'il ait jamais respecté d'autre barrière que la cour d'assises. Par-dessus tout cela, élégant, spirituel, doux, rêveur auprès des femmes, qu'il ensorcelle avec une adresse étonnante. Je dois t'avoir parlé de ses nombreux duels; son excessive adresse les a presque toujours rendus terribles pour ses adversaires, qu'il tue en leur souriant. En résumé, Saint-Lambert est un tigre apprivoisé.

Ne t'étonne pas que j'aie pu sympathiser avec ce caractère, admire plutôt que j'en sois venu à le détester. Songe que j'ai vécu de sa vie pendant six ans, et que nous nous sommes pervertis de compte à demi. S'il a été plus loin que moi, c'est qu'il fut plus conséquent à ce que nous avions mille fois proclamé comme une règle. Cœur aimant, comme je le suis, je l'aimais avec sincérité. Quant à lui, cynique de bonne foi, il ne se faisait pas scrupule d'avouer que son cœur était toujours subordonné à la passion du moment et aux volontés de l'esprit.

Saint-Lambert me prit le bras avec cette lenteur féline qui donne tant de grâce à ses mouvements, et nous entrâmes au restaurant de la *Maison-d'Or*.

Un gros garçon que tu connais pénétrait en même temps que nous dans ce lieu célèbre. Louis Monot, notre ancien condisciple de Pont-le-Voy. Fidèle à mes amitiés de collège, j'ai conservé des relations avec lui, bien que nous vécussions dans un monde séparé: St-Lambert qui l'avait souvent rencontré chez moi, lui témoignait de la sympathie. Monot est toujours tel que tu l'as connu, la face large et les mains épaisses du paysan. Son père, fermier dans le Berry en 1789, a fait fortune en achetant des biens nationaux. Monot est le cadet de huit enfants; venu à Paris, en 1841, il y fit son droit et reçut avec un certain éclat son diplôme d'avocat, puis de docteur.

Ce n'est pas tout que d'être avocat, même docteur, il faut plaider. Certes, la faconde ne lui manque pas; il est difficile de rencontrer, parmi tout le peuple de la basoche, un plus intarissable parleur; mais les souvenirs de la révolution ne

lui permettaient pas d'espérer, dans son pays, la clientèle des gens riches ; la noblesse berrichonne était peu disposée à lui pardonner son origine, entachée par l'acquisition de biens nationaux ; du moins, lui-même le craignait ainsi. Ajoute à cela une ambition qui ne recule pas devant les plus hautes positions de la magistrature : il l'avoue dans ses moments d'effusion. Le fait est que, si l'on y parvient en faisant des sauts de carpe sur le tremplin de la politique, Monot a des chances incontestables, nul ne le surpassera dans cet exercice.

Dans sa position et avec ces idées, on comprend que Monot ait voulu rester à Paris sans se laisser décourager par la modicité de ses ressources pécuniaires. Huitième enfant, comme tu sais, il n'eut que douze cents francs de rente à prendre dans l'héritage paternel ; or, notre ami Monot aime la bonne chère et tout ce qui s'ensuit ; c'est un épicurien émérite qui aurait acquis un renom dans le monde gastronomique, s'il eût été mieux servi par le hasard de la fortune.

La vie de privations et de lutte a dû lui sembler rude ; heureusement pour lui, Monot est doué d'une invincible opiniâtreté, la vertu si respectable du paysan quand elle est appliquée à quelque chose de bien. Résolu et plein d'espoir, il s'établit dans une mansarde du quartier latin et chercha, *per fas et nefas*, les moyens de s'élever au-dessus de la foule qui le submergeait. Je lui procurai quelques bonnes connaissances parmi les hommes en état de le servir, mais tu sais comment est fait le monde de Paris : on n'y donne rien pour rien ; l'égoïsme le plus dur en est la loi ; quel intérêt pouvaient avoir les journalistes en renom, les députés et les ministres, à servir un pauvre diable perché dans un taudis du quartier latin ? Ce qui put lui arriver de plus heureux, ce fut de n'être pas consigné à la porte de ses protecteurs en espérance.

Monot fit du journalisme ; mais, afin de n'être pas pris au dépourvu, il mit deux cordes à son arc ; en d'autres termes, il écrivit dans les journaux de l'opposition et dans les feuilles ministérielles ; je le soupçonne même d'avoir mis la main plus d'une fois dans la prose légitimiste : lui, le fils du paysan acquéreur de biens nationaux, concourut sournoisement à la tartine en faveur du trône et de l'autel.

Monot voulait parvenir ; que lui importaient les moyens ! Il n'est certes pas plus scrupuleux que Saint-Lambert, qui est la dépravation même

en bottes vernies. Il menait cette vie-là depuis quatre ans lorsqu'arriva la révolution de Février. Monot réclama ses droits d'écrivain révolutionnaire, et fut nommé substitut du procureur général à Nîmes : depuis, je l'avais presque oublié.

Je te demande pardon de m'être étendu si longuement sur le portrait de notre ancien camarade ; mais on compte aujourd'hui tant de gens de ce caractère, que cette peinture isolée ne sera pas sans intérêt. Tu ne saurais te douter, toi pionnier du nouveau monde, combien Paris compte de ces gens qui, venus avec un désir souvent légitime de parvenir, trouvant encombrées toutes les carrières et ne pouvant se les ouvrir que par la ruse et la bassesse, se résignent à de tels moyens.

Insensé celui qui compterait sur le mérite seul ! On rit ici de cet homme primitif. A moins de circonstances heureuses et données au petit nombre, quiconque ne peut suppléer aux protections par le génie de l'intrigue est d'avance un homme perdu. Etonnez-vous donc si la moralité dans la vie privée, si la probité dans les affaires, si le dévouement à la chose publique semblent bannis de la société moderne !

Quelques minutes après cette rencontre, nous étions assis tous trois dans un cabinet particulier. Le garçon nous apportait un crayon et du papier et nous laissait aux graves réflexions que veut la carte d'un diner. Saint-Lambert, édifié depuis longtemps sur les goûts et le savoir gastronomique de Monot, lui tendit solennellement le crayon et le papier.

— Monsieur Monot, vous connaissez ma confiance illimitée dans vos talents : à vous de faire la carte.

Monot prit les deux objets de l'air assuré qui convenait au sentiment de sa force, réfléchit une minute, appela le garçon, et l'ayant interrogé avec un soin méticuleux sur ce qu'il y avait de particulièrement frais et délicat dans l'établissement, nous dressa le menu d'un diner tel qu'on en devait manger à Capoue.

Jusqu'au dessert, la conversation ne sortit point du cercle des banalités. Monot, toujours peu communicatif en ce qui le concernait, eût plus volontiers parlé de Saint-Lambert ou de ses propres affaires. Saint-Lambert, que Monot appelait l'homme fort par excellence, ne livrait jamais volontiers ni le secret de ses pensées, ni celui de sa vie, car il vivait pour lui seul. Quant à moi, sûr de produire mon effet, je le réservais

pour la fin, comme bouquet du souper. Saint-Lambert rompit la glace.

Je dois te prévenir qu'en te racontant une conversation étrangère au récit de mon aventure personnelle, je cède surtout au désir de te faire bien connaître les hommes avec qui j'ai vécu, les exemples que j'ai suivis, les leçons que j'ai pratiquées. Tu mesureras mieux le chemin que j'ai parcouru depuis ce jour jusqu'à celui où j'écris ces lignes.

— Ah ça ! me dit Saint-Lambert en allumant un cigare, tu étais radieux comme un soleil quand je t'ai rencontré. Revenais-tu de la Californie avec un galion ?

Ma poitrine se gonfla joyeusement. J'allais me révéler millionnaire à ces deux amis qui, me croyant ruiné, m'honoraient intérieurement de leur pitié. Je répondis de l'air le plus détaché qu'il me fut possible d'affecter :

— Je me marie.

Monot dressa l'oreille, Saint-Lambert sourit.

— Je m'étais bien douté, dit-il, que tu ne resterais par à court d'expédients ; un homme comme toi ne se laisse pas couler à fond sous le premier coup de pied de la fortune : mariage d'argent ?

— Deux cent mille francs de rente.

Monot poussa un petit cri d'étonnement et se mit à peler une pêche avec une vivacité singulière. Que se passait-il dans la tête de ce Parisien greffé sur le paysan ? Sa pensée se fit jour par cette phrase sardonique :

— Et il y a des imbéciles qui déclament que l'aristocratie n'est plus bonne à rien !

— Voilà, mon cher Monot, dit Saint-Lambert, le texte d'un chapitre philosophique sur l'avantage qu'il y a à s'être donné la peine de naître marquis.

— Et quelle est, dit Monot en avalant sa pêche, la fille de manant qui met ainsi le fumier de sa dot dans les terres de M. le marquis ?

Saint-Lambert arrêta sur le caméléon du journalisme un regard plein de mansuétude ; cette explosion de jalousie lui fut agréable. Les hommes dépravés rencontrent toujours avec joie les êtres dépravés comme eux, qui donnent raison à leurs théories sur l'espèce humaine.

— Mais, repris-je en cadencant les paroles qui allaient fouetter l'envie grossière de Monot, la fille du manant qui met le fumier de sa dot dans les terres de M. le marquis est une cousine à moi, Mlle Berthe de Langenais-Vandoncourt.

— Qu'en dites-vous, monsieur le substitut ? fit Saint-Lambert, en interrogeant Monot de son oeil le plus caressant.

Monot se redressa dans sa cravate, et dit, en nous regardant avec une certaine supériorité :

— Procureur de la république, s'il vous plaît.

— Oh ! s'écria Saint-Lambert, j'aurais dû m'en douter. Nommé par la révolution, il est naturel, quand on a bien pris ses mesures, d'être avancé par la réaction.

Tu sais que je suis au fond une bonne nature ; je tendis la main à Monot et lui fis chaudement mes félicitations. Monot comprit ma sincérité ; sa figure devint plus joyeuse. Il y a du bon, au fond de ce cœur-là. C'est la vie parisienne qui l'a gâté : en province, il eût été meilleur.

Saint-Lambert, que rien n'a jamais attendri, se mit à persifler Monot ; ému par les fumées du vin de Chambertin, le magistrat se prêta sans façon à la plaisanterie ; notre conversation entra dans une phase plus libre.....

III.

L'HÔTEL LANGENAI.

Je ne revis pas Saint-Lambert ; quant à Louis Monot, je savais le rencontrer à Dijon, puisqu'il devait y venir en qualité de procureur de la République. J'arrivai dans cette ancienne capitale de la Bourgogne le surlendemain, vers deux heures de l'après-midi, après en avoir passé vingt-quatre en diligence. Quand donc nous sera-t-il donné de ne plus parcourir les distances que sur l'aile de la vapeur ?

Connais-tu Dijon ? Cette ville m'est devenue chère, mon ami ; ses maisons, ses rues, ses monuments, ses arbres, ses promenades, sont liés désormais aux plus doux moments de ma vie. Cependant, je n'abuserai pas de ce prétexte pour t'en faire la description.

Je descendis à l'Hotel-du-Parc, un établissement fort bien tenu que je te recommande, si jamais tu quittes les lacs du Canada pour venir en Bourgogne. Impatient d'aller voir ma cousine, cette perle aristocratique enchâssée dans une masse d'or, je fis ma toilette en un tour de main, et, conduit par un domestique, je m'acheminai vers le logis où se devaient accomplir mes destinées.

L'hôtel de Langenais, vaste édifice bâti dans le dix-septième siècle par je ne sais plus quel aïeul de ma cousine, est situé dans la rue de la